

portée singulièrement par cette jeune fille, et surtout sa manière hautaine de regarder, donnent à Odile la résolution de ne pas se laisser dévisager plus longtemps par cette voyageuse.

— Dis donc, tante, si nous allions au buffet ?

— Mais, si tu veux, ma grande !... répond avec empressement tante Berthe, assez accessible aux petites douceurs du confortable... Voilà même une proposition qui me fait plaisir pour toi... Tu sais, il n'y a plus de doute, ce voyage t'a fait du bien.

Et la bonne tante regarde toute fière, avec des yeux humides de plaisir, "sa grande" qui attend la décision, debout, suprêmement gracieuse et distinguée.

—... Alors... dépêchons-nous !...

Et, veillant bien sur sa compagne pour lui éviter la secousse des brusques descentes, Odile traverse les voies, se rend au buffet, et installe tante Berthe, le dos à la lumière, entre trois sandwichs et deux tasses de lait.

Et comme Odile, au travers du carreau, jette encore un regard sur le groupe qui discute de plus en plus fort :

—... Tu les connais, ces gens-là... ? demande distraitemment tante Berthe, en attaquant avec entrain le premier sandwich.

—... Moi... ? non...

— C'est que tu m'as fait descendre avec une telle précipitation ! ! !

— Oh ! uniquement parce qu'ils avaient pris leurs billets pour le Val... ce cher Val... Tu devines, tante, j'ai beau m'armer des résolutions les plus philosophiques... quand il s'agit de *lui*... tout de suite mon cœur saute dans ma poitrine.

— Toi... philosophe... ? quelle immense illusion !... murmure tante Berthe, étendant la main vers le second sandwich... tiens ! prends donc le troisième... cela sera plus sérieux.

Odile s'assied, relève sa voilette sur ses cheveux blonds, et se dispose — de très loin — à imiter les exploits gastronomiques de sa tante.

Mais il était dit que l'obsession commençante allait se continuer, même au buffet...

La démarche d'Odile avait-elle été entraînante, ou bien les trois voyageurs obéissaient-ils à une réclamation spontanée de leur estomac... ? Mais, tout d'un coup, ils s'encadrèrent, les messieurs d'abord, la jeune fille ensuite, dans la porte du buffet, regardèrent un instant ; puis, sans doute, trouvant l'idée heureuse, s'installèrent à la table voisine de celle des deux femmes.

— Alberte, que veux-tu prendre ? demande l'un des messieurs d'une petite voix grêle qui grince dans toute la salle.

La jeune fille esquisse un imperceptible mouvement d'épaules, indiquant que le choix lui est parfaitement égl.

—... Comme toi, père.

— Alors, garçon, une bouteille de *pale-ale*... et vivement.

Puis la conversation s'engage.

Cette fois, Odile est bien obligée de l'entendre, car tante Berthe, le nez dans sa tasse, s'absorbe de plus en plus dans les délices de Capoue.

Ils parlent d'abord de matériaux à expédier de Paris au Val d'Api, de fermes de fonte, de turbines, de plans de construction, de peausseries, de toitures métalliques, de courroies de transmission, de toute cette cuisine de fer, de bois, de matériel, qu'exige l'établissement de plusieurs usines.

— Tu sais, Victor, dit le père de la jeune fille, j'ai fait sonder le cours de la Jouine depuis le Val jusqu'à la Neigerie, et même jusqu'à la Ferlandière... en voilà une fameuse rivière !... c'est à peine s'il faudra un barrage avant le Val... un poids d'eau à activer dix turbines.

— Alors, fait Victor — un gros rouge, — en débouchant la bouteille, tu as définitivement renoncé au projet d'installer ta succursale de lavage à la Neigerie... ?

— Oh !... tout à fait !...

— Et pourtant, c'était d'un pratique... la rivière coule là, autrement encaissée et puissante qu'au Val d'Api ! Je ne sais pas, je n'ai pas fait le calcul, mais du dois perdre une force motrice considérable... ?

— Quand tu me diras tout cela, puisque c'est impossible !...

— Impossible... fait Victor d'un air sceptique, quand on veut y mettre le prix !...

— Je l'ai mis, même le double !...

— Et alors... ? répond l'autre en soulevant deux paupières grasses sur deux petits yeux clignotants.

— Et alors... rien à faire !... Garçon ! Une seconde bouteille... D'ailleurs, si tu veux t'en offrir l'expérience toi-même... ? Tu peux aller interviewer un certain monsieur qui habite là-bas... tout près de la Neigerie...

— Mais enfin... quel est le motif précis ? insiste Victor, d'autant plus désireux de se documenter qu'il est de moitié dans les intérêts de l'usine...

— Eh bien ! voilà : je tenais beaucoup, il y a quatre semaines, à placer mes souliers à la Neigerie ; je te l'ai dit, mais pas, comme tu pourrais le croire, uniquement à cause de la rivière... Sans doute, elle est tentante à la Ferlandière, et même à la Neigerie ; pourtant, j'avais encore d'autres raisons... je me flatte de posséder une certaine expérience de l'usine ; or, j'aime les ateliers en dehors des centres... on tient mieux l'ouvrier, il est plus complètement sous notre main ; on lui supprime ainsi bien des comparaisons et des excitations ; mais surtout, l'industrie des peaux est terrible dans une ville à cause des criaileries qu'elle suscite... Tout ce qui pue... c'est le cuir ! Nous endossons la responsabilité des odeurs de la ville entière... ceci c'est réglé comme du papier de musique ! Or, en m'installant à la Neigerie, j'avais pour voisins deux propriétaires que je croyais pouvoir empoisonner avec flegme et sécurité...

— Eh bien ?

— Ils ont résisté... ou, ce qui est plus exact, "Il a résisté", car l'un des deux propriétaires est